

Sujet d'invention

1ère L.1

" N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments [...] c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement. "

Devant l'insistance de M. De Renoncourt, le Chevalier Des Grieux, malgré son refus initial, développe ses sentiments devant la mort de Manon en un long monologue à caractère romanesque (entrecoupé de réactions des deux personnages).

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments [...] c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Par diverses ruses et manifestations d'empathie, le marquis de Renoncourt me pressa de m'exprimer au sujet de la mort de Manon. Ah Manon, dis-je, dans un élan de désespoir, cruelle et perfide Manon, repris-je tout aussi emporté, ton souvenir est encore si présent dans mon esprit ! Manon... Manon, répétais-je inlassablement, il m'est impossible de surmonter pareille épreuve ! Sans toi plus rien n'a de sens, sans toi je ne suis rien, m'exclamais-je en m'effondrant en larmes.

Le marquis de Renoncourt s'inquiéta sincèrement de mon état : je ne désirais point que vous vous transportiez vers le chagrin, dit-il ; reprenez-vous, ajouta-t-il après un temps.

Comment voulez-vous que je me reprenne, criai-je hors de moi. C'était le destin qui nous avait réunis et c'est ainsi qu'il nous sépare. Ah cruel sort, quelle infamie ! m'écriai-je plus haut encore. Jamais je ne pourrai vivre sans toi, jamais répétais-je. J'ai tout sacrifié pour toi et c'est de cette manière que je m'en vois récompensé. Manon, pourquoi...

Je sombrai dans le chagrin, inconsolable, pleurant toutes les larmes de mon corps. Encore une fois le marquis de Renoncourt recourut à la compassion bien que je pusse déceler une once de curiosité à travers son regard. Cette ambiguïté m'interpella. C'est pourquoi je lui répondis quelque chose de la sorte : Quoi n'avez-vous jamais connu pareil amour ? N'avez-vous jamais voulu mourir suite à une telle perte, le questionnai-je, si tant est que vous ayez vécu ceci évidemment, finis-je avec malice.

Hélas, me répondit-il, je n'ai jamais connu un tel amour ! Bien que cela s'avère être une forte aventure que de vivre cela, ajouta-t-il avec une curiosité non dissimulée. Néanmoins il semblait vouloir connaître ce que cela faisait que d'aimer de la sorte. Ce à quoi je répliquai : Un tel amour, dis-je, vous permet d'oublier tout, de devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus fort, de plus assuré aussi. Cela peut vous rendre plus intelligent et plus imbécile à la fois...

Quelqu'un d'autre, me coupa-t-il songeur et interrogatif. Ainsi, repris-je, cet amour pour elle m'a été fatal. Bien des fois j'aurais pu la quitter, j'aurais dû le faire, continuai-je tourmenté. Je n'aurais donc perdu ni mon honneur, ni mon père, ni ma fortune. Quel revers de situation, dis-je, moi qui étais si sage et porté vers les études... Je n'imagine même pas à quel point mon père a dû se sentir trahi par son fils modèle !

C'était donc vrai ce que vus m'avez dit... Que l'on peut devenir quelqu'un d'autre, m'interrompit-il toujours aussi fasciné. Cette fascination que vous me portez est malsaine, dis-je embarrassé. De plus, repris-je, elle n'a pas raison d'être. Je trouve cela fort intéressant, se défendit-il. Continuez donc votre histoire et vos ressentis, me pressa-t-il. Soit, soupirai-je d'autant plus décontenancé, je vous préviens si jamais vous vivez pareille histoire, vous serez puni durement par le Ciel et ses disciples. Pour quelles

raisons m'interrogea-t-il, vous n'avez rien fait de mal... Si ce n'est duper tout le monde pour elle, repris-je aussitôt en l'interrompant. Ainsi je me suis moi-même mené aux Enfers, ajoutai-je. Si j'étais parti un jour plus tôt de mon village, jamais je ne l'aurais rencontrée. Et jamais je n'aurais vécu tout cela, dis-je en m'apitoyant sur mon sort.

Manon, Manon répétai-je au bord de la démence, jamais je ne t'oublierai, que ce soit la douceur de tes regards ou la chaleur de tes caresses...

Le marquis me voyant ainsi, mit fin à notre entretien ce jour-là, et, selon ses termes, afin que je sois mieux disposé à lui parler le lendemain. Il s'excusa et partit.

C'est ainsi que je me couchai seul en proie au désarroi, avec le souvenir de Manon en tête...

Anaïs BERNARD

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable évènement, s'expliqua-t-il en laissant les traits de la tristesse marquer son visage.

Malgré sa mise en garde, je me sentis d'insister plus, songeant que de tels sentiments devaient être trop lourds pour ne pas être partagés : mais, Monsieur, est-ce cela que vous dites à un ami ? Comment pourrais-je avoir l'honneur d'écouter vos maux et de tenter de vous aider si vous ne vous me faites pas celui de vous confier à moi, qui vous ai si bien écouté jusqu'ici ? Des Grieux se laissa vite persuader, soupirant que j'avais juste, et commença son récit.

Comme je vous l'ai déjà dit auparavant, voir Manon plus affaiblie qu'au quotidien ne me provoqua qu'une légère peine. Cela passerait certainement, et ma bien-aimée ne saurait tarder à retrouver sa vivacité habituelle. Seulement, en observant ses réactions plus exagérées les unes que les autres, je compris vite que le problème était d'une tout autre importance, confia-t-il en baissant le regard. Piqué par un élan de curiosité, je m'empressai de lui demander s'il tenta de quérir de l'aide. Hélas, me répondit le pauvre homme, le cœur sut m'informer de ce qu'en temps normal les hommes ignorent : je sentais qu'il s'agissait de ses derniers instants, que chacun de mes actes serait vain. Je me résolus donc à ne pas abîmer notre dernier moment d'intimité en restant aux côtés de ma condamnée.

En la voyant si mal en point, l'angoisse, la tristesse et le mal-être ne cessèrent de me hanter. Je lui caressais le visage en permanence tandis que de nombreuses questions me venaient à l'esprit. Qu'allais-je devenir ? Pourrais-je continuer ma vie sans celle qui m'avait guidé jusqu'ici ? Mon cœur pourrait-il se résoudre à errer sans but, sans Manon, cette belle Manon qui m'avait fait goûter des vices que jamais, non, jamais, je n'aurais goûtés si je ne lui avais point donné mon être ? Et qu'allait-elle devenir ? Mon inquiétude était si grande à l'idée de la laisser partir seule, sans moi pour l'épauler, dans un monde inconnu ! Souffrance et anxiété se mêlaient en moi.

Mon cher ami, l'interrompis-je dans son récit, je me dois bien de vous avouer que je n'ai jamais vécu ce dont vous me faites part, mais ne puis m'empêcher de trembler à chacune de vos paroles. Cela me touche en plein cœur. Il m'affirma par la suite que durant de longs instants son cœur ne cessa de tambouriner dans sa poitrine et la sueur de perler sur son front. Je tenais ses mains et l'embrassais mille fois, précisa-t-il, je tentais d'apaiser sa souffrance et la mienne en même temps. Je ne sus combien pénible fut sa douleur mais la mienne constituait un gouffre d'angoisse inépuisable auquel aucune caresse ne suffiraient à remédier. J'avais en permanence l'affreuse sensation de ne pas être assez proche d'elle dans ses derniers instants. Oui, malgré la proximité de nos corps, je me sentais loin d'elle par ce qu'elle endurait en ce moment. Nous étions devenus comme deux étrangers. Il fallait que je meure avec elle. Il s'agissait là de la seule solution pour pouvoir la comprendre, à moins que je ne dépérissse pas déjà, en proie à ma douleur intérieure. Un coup d'épée en plein cœur ne m'aurait pas fait ressentir la moitié de la torture qui m'habitait.

Elle, Manon, me répétait qu'elle m'aimait, qu'il ne fallait pas que je souffre trop de ce qui se passait. Elle ne me lâchait pas la main et souriait lorsqu'elle le pouvait. Je ne

l'avais jamais trouvée aussi belle qu'à cet instant. Peut-être était-ce à cause de l'admiration que je lui vouais à la voir se battre malgré son destin, ou alors parce que je savais pertinemment qu'il s'agissait de la dernière fois que nous nous voyions, parlions et caressions.

Son dernier soupir est toujours là, il m'effleure. Je la sens près de moi, mais ne croyez pas qu'il en fut ainsi dès le début. En voyant monter son âme au ciel, j'étais mort de tout sentiment, de toute sensation. Je ne savais plus rien. Je n'étais plus qu'une enveloppe vide, qui se laissait tomber au sol. J'étais mort avec elle.

Marine BOUVIER

« N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments [...] c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement »

Son regard était vide, perdu. Sa tristesse était si visible que je croyais la sentir, à mon tour. Cette mort qui le hantait, il me semblait la voir moi aussi. Le souvenir de cette belle Manon, souriante, frivole, mystérieuse et inconstante pénétrait mes pensées. Non, il est bien impossible que le pauvre homme ne ressente rien. Mon cher ami, lui dis-je, ne croyez pas que je compte vous contempler de la sorte, en train de vous morfondre en silence, il serait bien cruel d'agir ainsi ! Parlez donc au lieu de vous torturer l'âme ! J'attendrai. Le pauvre homme, après de longues secondes, leva difficilement les yeux vers moi. Ses yeux étaient si pâles qu'on pouvait y lire la détresse. Mais parlez donc, m'écriais-je, je vois bien que vous êtes souffrant ! Le chevalier ne répondait pas, il me regardait toujours. Ses yeux, toujours aussi tristes, pénétraient les miens et m'oppressaient. Je tournais la tête. N'y avait-il donc pas un moyen de le faire parler ? À travers la fenêtre, on apercevait l'horizon, lointain et gris. On n'apercevait aucun oiseau, il n'y avait aucun bruit, que le vent parfumé de pluie qui animait la végétation. Le plafond de nuages avançait lentement, avec difficulté. La nature elle-même, obscure et lente, semblait faire le deuil de la jeune Manon. Alors que mon regard et mon esprit se perdaient dans ce triste spectacle, le tonnerre qui gronda me fit tressaillir. Le malheureux regardait aussi le paysage et je crus voir un instant le reflet d'un éclair dans ses yeux, tant ils étaient pâles. Il soupira longuement. Depuis sa mort, commença-t-il, quand je regarde le ciel, il me semble encore voir son visage mêlé aux nuages. Le tonnerre semble être sa voix, me criant « Je t'aime ! » des cieux. Le vent me paraît être ses baisers, ses caresses, les doux frottements de sa soie contre mon visage. Ah ! Manon, comme le temps est long quand vous n'êtes pas là, avec moi. J'aimerais tant me tenir à vos côtés, vous serrer dans mes bras, ne serait-ce que quelques secondes. Même si je l'écoutais attentivement, j'avais toujours le regard plongé dans le paysage. Durant quelques secondes, il me parut qu'il pleuvait, pourtant pas une goutte ne tombait. Je tournais la tête. C'était le pauvre homme. Des larmes tombaient de son visage. J'eus instantanément un sursaut de compassion à son égard. Vous pouvez pleurer, lui dis-je calmement, car cela est un puissant remède à de pareils maux. Mais je vous prie de croire, mon ami, à l'avenir. Vous êtes encore jeune, vous avez tant à faire, ayez foi en l'avenir, ayez foi dans le destin ! Sa face avait alors repris des couleurs, il était soudainement empli de colère. Le destin, vous dites, cria-t-il, avoir foi en lui ? Mais ne voyez-vous pas à quel point il est cruel ! Avidé, il prend et dévore les vies pour vous laisser seul, faible et sans défense, priant le Ciel de pouvoir rejoindre votre amour dans le trépas ! Sadique, il vous dérobe tous vos espoirs et projets en un instant, vous poussant à errer, avec aucun but précis, toute votre vie. Il brise votre volonté aussi aisément qu'il prend les vies, alors je vous demande si c'est en cela que je dois croire, car il me serait bien impossible d'avoir foi en un ravisseur, un voleur, un briseur de cœurs ! Il avait arrêté de pleurer, il était maintenant rouge de colère. Il était debout et me fixait avec ses yeux. Je ne savais absolument pas quoi dire face à cette colère, il me terrifiait. Puis, après plusieurs instants, il tourna la tête vers la fenêtre. Il pleuvait

réellement, à présent. Comment puis-je vous décrire mes sentiments, continua-t-il, si je ne puis pas comprendre les miens. Mes anciennes habitudes me torturent ; quand j'entends la porte grincer ou le bois craquer, il me semble toujours entendre Manon arriver. Mais elle n'est pas là. Quand je dîne, je ne peux m'empêcher de lui mettre des couverts sur la table. Mais elle ne vient pas. Il m'arrive même parfois, étant dans mon lit, de l'attendre venir se coucher avec moi dans la chambre. Mais elle n'entre pas. Alors, je ressens toujours le même frisson, la même angoisse me prendre. Les démons de la solitude ne me quittent plus. J'ai parfois l'impression qu'ils se moquent de moi et qu'ils me chuchotent : « Vois comme le temps est long et cruel ». Son lit de mort apparaît devant moi à chaque fois que je cligne des yeux et je la vois partout : dans les rues, dans la foule, dans les tavernes. Elle me hante ! Depuis qu'elle est partie, tout est différent. Il me semble à présent voir la mort partout. Quand je marche sur une feuille morte, quand je vois un oiseau mort ou encore un poil de barbe blanc sur un ami, je m'écrie « La voilà ! » et la peur revient me hanter. Il était assis par terre, en sanglots, pauvre et misérable et j'étais là, assis dans mon siège, à le contempler. Un éclair zébra le ciel et la pièce, pendant un instant, devint blanche. Je ne voyais rien dans ce blanc qui m'aveuglait et pourtant, il me semblait apercevoir Manon, debout et vêtue de blanc, regardant son amant avec tendresse. Et ce, durant une fraction de seconde.

Steve GROUX

La mort de Manon Lescaut

Un fol espoir m'animait toujours tandis que son cœur battait encore faiblement. Je me rendis futilement sa mort plus douloureuse encore, si c'était possible. Manon, Manon ne me quitte pas, lui murmurai-je alors, pas maintenant ! Attends, accroche-toi, je vais te ramener, faire demi-tour, te soigner, te donner des forces, à boire et de quoi te sustenter. Je t'en supplie Manon ! Tiens encore quelques instants ! Je tentai de la soulever malgré ma faible vigueur, et ma volonté aurait suffi à me permettre de la porter, si elle ne m'avait pas arrêté.

Elle sut me convaincre en invoquant le destin, son amour pour moi et mille raisons et arguments de poids auxquels je ne sus quoi répondre. Pour l'amour de moi, laisse-moi expirer dans tes bras, finit-elle par dire dans un murmure. Et alors que j'étais penché vers elle, elle mobilisa ses dernières forces pour m'embrasser d'un ultime et tendre baiser.

Là, je la perdis. Au milieu de rien, celle qui était mon tout, elle rendit l'âme dans mes bras. Manon était partie. Tout d'abord je ne pus y croire. C'était impossible ! Après tant d'épreuves et de douleurs endurées ma merveilleuse amante ne pouvait tout simplement pas partir, me quitter alors que nous avons été si proches des portes du bonheur ! Elle allait se réveiller, là, rouvrir ses yeux, ses beaux yeux, me regarder et me dire qu'elle voulait vivre. Ce n'était pas possible qu'elle meure sans moi, en me laissant seul et démuné. Nous avons encore tant de choses à vivre et de moments heureux à connaître ! Une indicible rage vint noircir mon cœur, c'était de leur faute ! Maudits soient-ils, ces cruels Hommes qui nous poussèrent à errer, qui poussèrent la délicate Manon à fuir avec moi en des terres sauvages et hostiles ! Qu'ils aillent en enfer tous ces moins que rien, indignes de la moindre attention que la pure Manon ait pu leur porter ! Ils l'avaient tuée, ces ingrats, ces bêtes, ces bourreaux sanguinaires déguisés en hommes et en femme qui un jour avaient osé prétendre être bons !

Ah ! Scélérats ! Je me sentis une colère telle que je n'en avais connue pour tous ces traîtres, ces assassins de la généreuse Manon. Il brûlait dans mes veines une rancœur, une amertume, un feu à la hauteur de ma passion qui m'auraient poussées à les tuer les uns après les autres si j'avais été assez fou pour laisser le corps de ma moitié exposée ainsi à tous les dangers...

Manon ! Ma douce Manon ! Mon aimée ! Ma tendre Manon ! Le soleil de ma vie ! L'atour de mes jours ! La lune de mes nuits ! Un unique regard sur son merveilleux visage figé dans la mort me rendit plus raisonnable. C'était de ma faute, uniquement, si elle avait poussé son dernier soupir. Je pris entre mes mains la sienne, encore molle et tiède. Cette main de glaise, d'argile, de marbre, cette main de statue. Cette main de l'amour qui m'avait tant caressée, qui avait guidé mes pas et toutes mes volontés depuis tant de temps.

Je ne pouvais me résoudre à l'accepter. Quoi ! Manon, morte ? Un désespoir profond me saisit dès lors, un abattement sans précédent. Plus jamais je ne serais heureux, pas sans elle... Et je ferais tout pour ne jamais l'être ! Je ne le méritais pas, moi qui n'avais jamais mérité son affection et qui avait osé croire que Manon ait pu me trahir par le

passé, cette adorable, charmante, si vertueuse créature ! Ah Manon... Le Chevalier Des Grieux poussa un soupir à en fendre le cœur et se mit à murmurer le prénom de feu son amante. Je n'osai l'interrompre ni l'encourager à reprendre son récit, ce qu'il fit de toute manière. De toute évidence, les souffrances que lui provoquait ce souvenir étaient encore vives.

Je ne sais combien de temps je suis resté prostré dans mon mutisme, immobile sur le corps de cet, désormais, ange. Un œil extérieur aurait probablement cru à une piéta ou une statue de deux corps enlacés. Mais cette apparente absence de mouvements extérieurs n'était que la manifestation du trouble profond dans lequel ce drame me jetait. Je ne puis mettre des mots sur mes maux. Il n'y a rien, aucune langue, aucune expression suffisamment puissante pour traduire à quelqu'un qui n'est pas moi; à quelqu'un qui n'a connu ni Manon ni ressenti un amour tel que le mien, quels étaient mes sentiments alors. On ne peut en esquisser qu'une pâle peinture.

Aucune douleur ne fut plus intense que la mienne, aucune mélancolie plus sombre, aucun maelström d'émotion plus tempétueux, aucun cœur plus meurtri. On m'avait enlevé Manon, on m'avait enlevé la vie, la volonté, toutes les joies existantes. Je n'avais plus qu'à la rejoindre pour retrouver ma lumière, désormais éteinte à jamais.

Je n'avais plus qu'à mourir.

Il ne se passe pas un jour sans que mon cœur ne pleure sa perte, chaque minute est un supplice que je ne puis plus souffrir. Je suis mort, un cadavre ambulante au hasard des jours. Il n'y a plus de vie en moi. Et si mon cœur bat, c'est seulement pour se rapprocher un peu plus de la délivrance que sera le jour où nous serons de nouveau réunis.

Heureux, serais-je le jour où la mort, cette douce amie, m'emmènera auprès de ma raison de vivre.

Sarah LEFEBVRE

Le chevalier se tient debout, face à moi. Ses jambes sont légèrement tremblantes. Son regard fixe le vide, essayant de se remémorer ce funeste événement dans sa totalité. Finalement, devant mon insistance, il reprend : « Je me sens perdu, égaré dans un profond et meurtrier abîme de désespoir, égaré face à cette terrible perte, de mes sens comme de mon amour. Je me souviens, je regardai son corps sans vie tandis que tous ces petits instants de bonheur que nous avons passés ensemble me revenaient en tête. Je me souviens aussi de ses tromperies et de ses trahisons mais cela était tellement insignifiant que je n'y prêtai pas attention ». Il se tait. Je vois ses yeux s'emplir de larmes. Il regarde autour de lui avec un air d'égaré et m'observe comme si il découvrait ma présence. Il reprend : « Il me revint aussi la chaleur de nos corps enlacés, la beauté langoureuse de ses formes, la sensation de ses lèvres contre les miennes ». Il s'arrête encore. Je me sens tout à coup pris d'une grande compassion pour cet homme qui se tient si simplement devant moi. Ses yeux sont teints de ces reflets bleus si courants dans le regard des amoureux transis. Il soupire soudainement : « Ah, douce Manon, ancienne amante, maintenant chrysanthème égarée dans mes souvenirs. Pourquoi m'avoir quitté si tôt ? J'aimerais tant croire que la mort puisse nous rapprocher. Ma vie ne serait qu'une tragédie face au destin implacable qui me guide ? ». Il me regarde, à nouveau : « Je me meurs toujours d'amour pour elle. Pourtant, ce n'est plus qu'un cadavre en décomposition, rongé par la mort. Je ne sais que dire, je ne sais que penser. Peut-être serait-il temps qu'enfin je me réveille. Oui, j'espère un jour me réveiller de ce cauchemar, en vain. Je n'ai plus d'espoirs, plus de rêves, plus de place dans ce monde. Je l'ai perdue. J'ai perdu ma vie, perdu le nord, perdu cet amour d'antan. Je me suis perdu ». Il se tait à nouveau, sans doute étouffé par un profond sanglot. Il ferme les yeux un moment, les rouvre, fixe le ciel, reprend : « Il ne tombe de ce ciel sans merci que des larmes de sang ». Il s'arrête, encore. Il me regarde et soupire : « Depuis ce funeste événement je vais, je viens, tentant de vivre dans ma misère humaine. Pourquoi mes larmes ne coulent-elles que maintenant ? Rien ne sert de vivre dans cet univers de tourments ». Tout son corps se met à trembler. Sa voix se fait amère. Il hurle : « J'aurais préféré partir avec elle ! Quitter cette vie meurtrière pour ne point me séparer de mon amour ! Les cieus m'abandonnent pareillement à mon envie de vivre ! Je n'ai rien pu faire pour empêcher sa mort ! Rien ! Et maintenant je suis réduit à une vie languissante et misérable ! Le destin se joue de moi ! Comme je me hais ! ». Il se calme brusquement. Son corps cesse de trembler, comme si il acceptait enfin son sort et son impuissance. Ses yeux sont à nouveau mornes et tristes : « Il ne me reste rien. Mon passé me torture, mon présent est tourmenté et mon futur n'est que ténèbres. Je ne suis qu'un pantin manipulé par son cruel destin. Ma vie n'est qu'une pièce de théâtre, grâce à laquelle les cieus se rient de moi. Quelle sombre tragédie. J'ai perdu ma foie, en elle, en moi, en l'être humain, en Dieu ». Je le regarde, interloqué par son blasphème. Un sourire ironique se dessine sur son visage. Ses yeux se font rêveurs : « Je me souviens, dit il, d'une sublime image. Moi, regardant par la fenêtre. Elle, dehors, sous la pluie, à regarder une flaque d'eau, s'amusant de la voir onduler sous l'effet des chocs des larmes du ciel. Je pense souvent à son tombeau, à son cimetière. Là où j'ai planté des roses, espérant que son âme en pleurs, vienne un jour nourrir ces fleurs. C'est un endroit perdu où j'ai

recueilli tous mes deuils et mes tourments. Un lieu de chrysanthème, où le vent chante au gré des adieux, des « je t'aime ». Si mon âme s'en va un jour, pour d'autres cœurs, pour d'autres amours, il me plaira de retourner là-bas, juste pour penser à elle et moi ». Il se tait. Un long moment s'écoule ; puis, il se tourne et s'en va, d'un démarche tremblante et hésitante.

Je reste sur place, songeur. Ses paroles n'ont été que testament. Je fixe le lointain du ciel. Alors je pense à elle, à eux, et je pleure, en émoi face à cette si triste histoire, digne d'une romanesque tragédie.

Joachim SASTRE